

CONSIDÉRATION SUR LA LANGUE

Quand mes collègues de l'AIPLF ont émis le souhait que non seulement j'assiste aux assises de la XIVe Biennale de la langue française mais que j'y participe activement, j'ai accepté d'emblée... Peut-être même trop rapidement car je ne suis ni académicienne, ni linguiste.

C'est donc le plus humblement et le plus simplement du monde que je partage avec vous les inquiétudes que soulève en moi l'avenir de la langue française, à l'approche du XXIe siècle.

Pour qui vit au Québec, pour le francophone d'Amérique du Nord, conserver, protéger et promouvoir la langue française doivent être un souci quotidien.

À mon grand désarroi, la langue française, ses droits et son utilisation demeurent encore une affaire contentieuse dans la vie canadienne. Chez certains anglophones, on croirait que le bilinguisme de nos boîtes de céréales matinales change le goût des flocons de maïs.

Pour la minorité francophone, le fait de vivre constamment entourée, imprégnée de langue anglaise ne facilite d'aucune façon ni le maintien ni l'amélioration de la qualité de la langue. Je le sais : je le vis.

«Parlez-vous français?» C'est par ce titre de livre provocant, vite popularisé par les médias, que René Etiemble, professeur à la Sorbonne, dénonçait, il y a plus de 25 ans, cette manie d'user à tout propos et mal à propos des termes anglo-américains à la place de termes français équivalents.

On a cru au début que le phénomène tenait d'un certain snobisme ou d'une mode, mais force est de constater que le français se dégrade à vue d'oeil ainsi qu'à toute oreille pour le moins puriste...

Il y a quelques décennies, la Francene monopolisait pas la crise de la langue française.

À la même époque, des voix s'élevaient au Canada français contre le phénomène du parler «joual», cette langue bâtarde, «désossée», comme la qualifiait Jean-Paul Desbiens dans son livre titré «Les Insolences du frère Untel» et qui fit fureur au Québec au début des années 1960.

Dans certains milieux, on a vite fait de considérer le «joual» comme la langue nationale et unique de tous les Québécois. On a même confondu le hérités et préservés depuis les XVIIe et XVIIIe siècles. À mon oreille, ces tonalités ne sont pas plus disgracieuses que les modulations méridionales que pourtant nos oreilles québécoises ont appris à saisir, au cinéma et à la télévision, même sans sous-titres...

Mais là n'est pas l'essentiel de mon propos. J'ai plutôt choisi de revenir à Etienne et appeler l'attention une fois de plus sur ce fléau qui affecte notre langue, d'en déceler les voies d'effractions principales et de suggérer des équivalents.

Comment ne pas s'inquiéter de l'état de la langue française quand on entend partout sur les chaînes de radio et de télévision un vocabulaire qui tient davantage de l'anglo-américain que du français et qu'on voit une publicité qui emprunte langement des termes et des expressions venus tout cru des États-Unis? Trop souvent, sans se donner la peine de traduire, on importe et on adopte.

Le langage est un code avec des règles qu'on doit suivre sous peine d'en arriver à ne plus se comprendre. Si les journalistes violent ces règles dans un article de journal, c'est grave car ils atteignent en quelques heures des centaines de milliers de lecteurs, dont beaucoup ne résistent pas à la contagion. Mais combien plus menaçant devient le danger lorsque des animateurs de radio ou de télévision commettent des fautes, car ils toucheront éventuellement des millions d'auditeurs.

Installé devant son téléviseur, qui n'est pas coupable de «zapping»? Si chez nous du moins, on «pitonnait» depuis des années, aujourd'hui, zapper est devenu courant et faire du zapping s'entend de plus en plus comme synonyme de passer du coq à l'âne.

Depuis que les sponsors sponsorisent, que sont donc devenus les mécènes et les commanditaires? On admire la superstar qui offre ses posters, répond aux lettres de son fan club, espère que son tube demeurera dans les top fifties et que son nouveau show fera un malheur au box office.

Le monde de la mode et de la beauté vantent le look du top model, suggèrent le peeling, le waxing, le lifting et même un eyeliner tout nouveau pour ajouter à son sex appeal. On sous propose aussi un magnifique blazer arborant bien sûr le label d'un designer très «in».

Les stationnements ont fait place aux parkings, les bistros au coffe-shops où on offre le service take-out, les hot dogs et les hamburgers. Dernièrement à Paris, on m'a offert des pancakes avec du syrop... On m'a suggéré un wine bar et la dernière nouveauté: la baguette parisienne avec du Philadelphia cheese. Dans tous les aéroports, on peut se procurer des gadgets au duty-free avant de prendre son vol charter.

Les publicitaires prennent soin de vanter leurs produits en anglais, non parce qu'il serait difficile de traduire les «slogans» ou les noms de ces produits, mais parce qu'ils semblent mieux se vendre ainsi.

Dans Paris Match et Elle, on lit: «Longines times winners - winners chose Longines». La phrase «Longines times the winner» est inscrite en gros caractères au-dessus d'une photo en gros plan d'une montre.

Paris Match publie sur deux pages une annonce d'un grand jeu concours qu'elle appelle «Concurs La Chasse aux Pin's» (avec un apostrophe!). Les «pin's» dont il est question sont des Épinglettes épinglette de l'Ordre de la Pléiade est- elle devenue un ou une pin's?

La société Peugeot utilise les mots suivants: «Quant j'entends le mot trafic, je sors mon automatic.. 4 rapports avec lock-up révolutionne l'automatisme».

Pour ne pas être en reste, Nissan réplique dans la revue Elle: «Quoi de neuf Joujou Jap? Sortie d'une bulle de B.D., mignonne comme un Dinky Toy, la Nissan Figaro a des rondeurs fifties qui annoncent la tendance des prochaines années». Avouez qu'il faut le faire!

Des recherches on démontré qu'en France, les efforts pour endiguer la marée montante du vocabulaire angloaméricain dans le vécu socio-économique et culturel français sont apparus au cours des années cinquante. Toutefois, les dispositions officielles visant à réduire l'influence de l'anglais ne remontent qu'à une quinzaine d'années.

On peut donc conclure que la loi votée en 1975 et ses additions subséquentes n'ont pas eu les effets escomptés. Imposées de l'extérieur, sans concertation ni adhésion des journalistes, et c'est peut-être là une des causes majeures de l'échec, les obligations d'usage qu'elle comporte sont ignorées, la question de leur application n'est pas posée.

De surcroît, il arrive que ces mesures soient encore dénoncées comme d'intolérables immixtions de la puissance publique dans la liberté individuelle et collective de citoyens d'un pays libre et démocratique.

Au Québec, moins de deux ans après la France, l'Assemblée nationale adoptait la loi 101 qui établissait la Charte de la langue française et entreprenait ainsi de façon ambitieuse et systématique la francisation de la province. En quelques années, de langue officielle, le français, est devenu langue d'usage dans plusieurs domaines de la vie sociale où jusqu'alors l'anglais avait conservé une large place.

Il faut souligner qu'au cours des années, les gouvernements de la France, du Canada et du Québec, ont mis sur pied de nombreuses commissions de terminologie. Créer de nouveaux mots, faire parler les nouvelles technologies en français, cela fait partie d'une stratégie moderne de défense de la langue française.

Mais comment faire, chez nous et ailleurs, pour insérer ces mots dans le vocabulaire du quotidien?

À mon humble avis, unir nos efforts d'une façon plus méthodique pourrait peut-être nous permettre d'arriver plus rapidement à une ébauche de solution.

Un secteur particulier où le Canada pourrait sans doute faire bénéficier le monde francophone des résultats de ses efforts, c'est le langage du monde des sports.

Par exemple, il semble qu'on ait banni le français de Roland-Garros. La télé nous parle des «aces», des «lets», des «outs», des «lobs», des «passing shots» avec des «top spins», et des «sets» qui peuvent se terminer par un «tie-break». D'un «challenger» qui a «breaké» son adversaire et de l'autre qui a «débreaké», s'il a rendu la pareille au premier.

Au golf, on joue à partir du «tee», on avance sur le «fairway» pour arriver au «green». Et le «leaderboard» nous informe des résultats des meneurs. Il y a quelques semaines, à TV5, on nous parlait du superbe «Team Canada», en parlant de l'équipe canadienne de Rugby!

Une nouvelle ligue mondiale de football américain a été mise sur pied et il est possible qu'une équipe française s'y insère. Aura-t-on la curiosité de venir fouiller dans les banques terminologiques canadiennes, de venir s'enquérir des résultats du travail accompli au cours des années par les René Lecavalier, Richard Garneau, Yves Létourneau... ou le sport international deviendra-t-il une comédie française incompréhensible?

Récemment, je lisais cette définition parisienne d'un sport typiquement américain: «Les bases forment le pourtour du diamant au travers duquel le joueur tente de frapper la pastille avec le bat!...»

Les Nord-Américains comprendront facilement qu'un film dont la trame est échafaudée à partir du baseball et qui, doublé en France avec de telles expressions, revient au Canada, déclenche l'hilarité des spectateurs et la colère des artistes et artisans de l'industrie québécoise du doublage.

Qu'on le veuille ou non, dans la situation d'intense pression exercée par l'anglais sur le français, le combat entre le protectionnisme et le laxisme se joue moins au niveau des organismes officiels des États que chez chaque individu, et notamment chez ceux et celles qui, par leur profession, sont appelés à jouer un rôle particulier dans la communication française.

Comment améliorer la situation? À mon humble avis, la solution passe beaucoup plus par la voie de la sensibilisation que par celle des instructions «Dites..., ne dites pas». Les journalistes et les présentateurs ont besoin de connaître l'effet de leur élocution à l'antenne, les risques, les difficultés, les termes dangereux.

Un argument fréquemment avancé suite à l'usage de termes anglais est : «Il n'y a pas de mots français pour dire la même chose».

Voilà où nos traducteurs, nos linguistes et nos terminologues doivent être encouragés à ne jamais travailler en vase clos. Mettons fin aux ateliers fermés car de la consultation et de la collaboration émaneraient sûrement des résultats positifs.

Chez nous, deux autres arguments sont offerts à qui veut les entendre et ils sont parfois plus difficiles à contrecarrer : d'abord, il y a le merveilleux : «Mais, c'est dans le dictionnaire!» Eh! oui...Comme «shooter un penalty» et le fameux «corner» du football ou du soccer. Comme «speech, zapper, drive, drink, shorts, sniffer et même speedé...» des mots bien utiles dans une partie de Scrabble...mais qui nous font nous interroger quant à leur raison d'être dans le dictionnaire français.

Il y a une autre excuse bien à la mode chez nous. Et c'est celle qui nous a valu, entre autres, que cet automne, une excellente émission questionnaire américaine fasse son apparition sur nos petits écrans francophones avec le titre inconcevable et inintelligible de «Jeopardy»! Ben quoi!...c'est comme cela qu'on l'appelle en France!

Comme on peut le constater, nous comptons encore beaucoup sur la France pour nous guider dans le droit chemin de la linguistique. Et c'est là le moindre de nos défauts. Nos propres anglicismes sont assez nombreux sans que l'importation s'en mêle!

Il existe dans le monde quatre pays où le français peut être considéré comme langue maternelle. Mais il n'y en a qu'un seul où le français est parlé par la majorité. Cette situation crée des responsabilités mais elle ne libère aucunement les autres francophones de celles qui sont les leurs.

Je termine en empruntant les mots du barde et poète québécois sans doute le plus célèbre de ma génération, Gilles Vigneault. Avec un soupçon d'humour et surtout beaucoup d'amour, je vous murmure comme il l'a fait sur une grande chaîne française : «Chers amis français, prenez soin de votre langue : elle est aussi la mienne».

Andrée Champagne c.p., députée Vice-présidente de l'AIPLF
Présidente de la section canadienne
Vice-président de la Chambre des communes

(Discours prononcé à l'occasion de la XIVe Biennale de la langue française)